

Annie Laurendeau

Deux cafés



Pour Araceli

*« Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde.
Êtreindre un corps de femme, c'est aussi
retenir contre soi cette joie étrange qui
descend du ciel vers la mer. »*

Albert Camus

Ma vie

Avant l'âge de deux ans, mon nom avait été Cara. Le nom qui faisait penser à un chercheur de bijoux précieux. À deux ans, mon père m'avait vendue trente millions à une famille de sa mafia du Canada. Mon père, un alcoolique américain notoire, m'avait donné en adoption avant de partir s'installer aux Bahamas avec sa femme. Il était protégé par sa mafia québécoise et s'en lavait les mains qu'on m'ait changé en femme et donné maintes chirurgies plastique. Je remplaçais Gabrielle, je lui ressemblais à ce qui paraît, morte par son père à l'âge de trois ans. Le FBI m'en avait glissé un mot de tout cela à l'âge de quinze ans. Ils me protégeaient de loin qu'ils m'avaient dit à l'époque mais ne pouvaient rien faire pour moi pour l'instant car elle, la vice-présidente de la mafia de Gallas, me trancherait le cou avec une lame énergétique si je quittais la mafia.

Bon c'était ça, j'attendais d'être libérée. Personne de mon entourage n'était au courant de la situation

négative dans laquelle je me trouvais et quand je parlais avec ma famille adoptive ou leur membre on me faisait encore croire que j'étais fou de croire aux sornettes du FBI et que j'étais bel et bien Gabrielle. On me disait de ne plus poser de questions là-dessus et c'était ça ma vie.

Compleanos

La vie ne se déroule jamais comme on l'avait imaginée.

Une infinité de gens livrent bataille dans une existence marquée par le chaos, une majorité se laissent porter par celle bardée de répétitions et d'autres se tarent constamment qu'il ne se produit jamais rien. La mienne, ma vie si un jour j'avais voulu la qualifier je l'aurais dirigée tout en haut vers la première catégorie tout en notifiant qu'elle se segmenta en trois temps. C'est par ma rencontre avec Christina que s'initia la deuxième phase de mon existence. L'époque où je cheminais tant bien que mal en direction de mes vingt-huit ans. D'ailleurs c'est pour une raison semblable et toute particulière que je suis revenue ici ce soir en ce jeudi trois novembre deux mille six.

– Eh ! Gab arrête de rêver et viens danser avec nous c'est ta fête après tout.

Je viens... mais pas longtemps il y a Chris toute seule derrière le bar et je vais aller l'aider.

– C’est vraiment trop cool que tu puisses emprunter ce café toutes les années pour ton anniversaire. Mais Gab tu ne m’a jamais dit, pourquoi on vient toujours ici en fait ?

– Pourquoi pas un autre endroit une fois pour changer ?

– Parce que c’est parfait ici.

– Tu serais pas une amie toute spéciale de la proprio ? Gab. ? Allez dis-moi. Si oui ça restera entre nous promis. Allez dis-moi c’est ça hein ? Tu as souri, j’ai vu.

– Voyons Fannie ! je souris parce que c’est ridicule ce que tu insinues. Tu sais très bien... que je n’ai depuis toujours aimé qu’une seule femme et qu’elle n’est pas la proprio de ce café.

– Gab. Gab. Gab. Tu dois bien t’amuser en cachette de temps à autre franchement tout le monde le fait, non ?

– Arrête d’essayer de me bluffer...

– Bon Fannie moi j’y vais amuse-toi bien. Si tu veux me parler plus tard je serai au bar.

Je me suis promis un jour que je ne supporterai plus ces insinuations à la con. J’avais invité Fannie pour mon anniversaire mais on ne se voyait pratiquement plus depuis que j’avais entamé la troisième phase de ma vie. Elle commençait à être saoule ce soir et depuis le début de cette dernière époque je ne confiais plus rien aux gens qui avaient

trop bu ou à ceux qui cherchaient absolument à tout savoir tout le temps sur tout.

– Ça va mon amour ?

Et comme à chaque fois qu'elle s'avavançait vers moi et m'embrassait, je remerciais le ciel pour ce qu'il avait encore fait.

– Je t'aime, tu le sais que je t'aime à la folie ? Allez un dernier baiser et je te laisse retourner t'amuser.

– J'ai les tempes qui m'élancent depuis au moins une heure, je vais allez dormir un peu. Si tu as besoin tu m'appelles ok... Je t'aime aussi, tellement... tellement...

La fête battait son plein et allait sûrement continuer toute la nuit. J'avais commencé à boire trop tôt cet après-midi et mon estomac me faisait terriblement souffrir. Je choisis de dire au revoir aux invités qui je le savais allaient partir bientôt et je suis partie me reposer un moment sur le sofa de l'arrière boutique.

J'ai enfoui mon visage dans l'énorme couverture brune en tentant d'y retrouver une odeur, une émotion, une réponse, une quelconque explication à tout ça. Si cette histoire avait débuté à une autre époque, un autre lieu peut-être se serait-elle déroulée différemment. Et si effectivement le déplacement temporel avait bel et bien réussi est-ce que la faille se serait avérée la même ? Déjà plus de cinq ans qu'avait débuté le premier acte et je m'évertuais encore et toujours à rechercher l'insondable.

L'armure

- J'te fais un « shot » ?
- Non mais donne-moi la dernière puff s'il te plaît.
- Relaxe... Gab le pot c'est fait pour se détendre non ?
- Je sais Fannie.
- Il y a plus d'une heure que Dave et Isa se sont enfermés dans ma chambre, je vais voir ce qui se passe et je reviens Gab.
- J'te ramène du jus en revenant ?
- Non.
- Elle s'était vite relevée, avait pris à gauche vers les escaliers, les avait montés en courant et j'étais restée là.

Véro paraissait beaucoup plus petite qu'à l'habitude. Depuis que j'étais arrivée et que je m'étais calée dans la causeuse elle n'avait pas bougé. Elle portait des écouteurs aux oreilles et elle fredonnait je ne sais quoi en mâchant de la gomme tout en étant recroquevillée sur elle-même dans le coin gauche du

divan brun trois places qui se trouvait en face de moi. Elle, on m'avait dit que son truc c'était l'héro. En fait ça se voyait qu'elle prenait quelque chose. Toutes les fois où je venais ici rendre visite à ma copine Fannie, je me disais que sa colocataire était bizarre. Elle affichait tout le temps un air zen beau temps mauvais temps. Elle souriait toujours. Aujourd'hui encore plus que normalement et ce indépendamment que son visage ait été agrémenté de deux coquarts et d'une lèvre supérieure fendue d'environ un centimètre. Elle travaillait comme escorte et avait trois clients réguliers. Elle les voyait le matin avant de débiter ses cours à l'université. Elle les rencontrait soit chez eux, dans leur voiture ou dans un quelconque hôtel minable du centre-ville. Ils n'allaient jamais chez elle. C'est l'entente qu'elle avait prise avec Fannie au début de leur co-habitation.

Un de ceux là se serait mis en colère hier matin à ce que Fannie m'avait dit. Il lui aurait défoncé la gueule parce qu'elle lui aurait pris de la coke dans sa commode alors qu'il était sous la douche.

– « C'est de la pure bonne. J'en ai gardé spécialement pour toi. » m'a crié Fannie en descendant l'escalier un boîtier de cd à la main. Elle a déposé le boîtier face à mes genoux sur le dessus de la table basse, a sorti un sachet de sa poche de jeans et a commencé à tracer deux énormes lignes blanches bien droites.

– Tu sais très bien que je ne touche plus à ça et en plus je dois y aller car Joëlle m’attend.

– Ben voyons Gab une fois de temps en temps ça fait pas de mal. Faut s’amuser dans la vie et en plus la musique de ce soir va te paraître cent fois meilleure avec ça. C’est moi qui te le dis, vas-y tu m’en donneras des nouvelles.

Je n’avais pas du tout envie de m’obstiner avec elle et si plus n’avait pas grande chose à perdre. Après tout, faire de la coke ou autre chose, ma vie sera merdique quoi que j’en fasse.

Pour survivre à cette vie, tout le monde avait besoin d’une armure. Pour certains, c’était la drogue, pour d’autres il y avait la duplicité, la juxtaposition aux autres et pour les plus lâches il restait le mensonge. J’ai donc aspiré la ligne d’un trait tout en me redressant. Les granules de la poudre mélangées aux sécrétions de mon nez se sont écoulées lentement dans mon oesophage et une saveur âcre est venue imbiber mon palais. Fanny s’est allongée près de moi et a allumé le téléviseur sur la trente cinq où débutait un reportage sur les accidentés de la route. Véro était accroupie à quatre pattes, la tête entre mes jambes, les yeux scrutant méticuleusement le tapis à la recherche de quelques grains de haschish qu’elle avait malencontreusement fait tomber quand elle s’était penchée un peu plus tôt pour attraper son briquet sur la table.

L'horloge de la cuisine marquait déjà l'heure de mon départ. J'ai vite enfilé ma veste, fait une accolade à Fannie, tendu une main à Véro et me suis dirigée vers la sortie.

Je n'avais pas envie de remonter jusqu'au métro Pie-IX et me mêler à la foule bruyante du stade. En marchant vite et en empruntant Ste-Catherine tout droit vers l'ouest le temps que j'allais mettre serait le même de toute manière. J'aimais marcher le soir, le temps un peu froid, les lumières des maisons allumées et l'impression d'être seule au monde par les rues désertes. Il n'y avait personne en vue et j'ai pris le temps d'observer un peu ce qui se trouvait autour.

On y retrouvait des anciennes usines transformées en lofts, les vieux dépanneurs de coins de rues, les nombreuses maisons barricadées et comme unique commerce du coin des boutiques de meubles usagés toutes situées dans le même quadrilatère. J'ai décidé d'accélérer le pas après avoir atteint le viaduc sous les chemins de fer. Cette partie de trottoir est vraiment glauque et c'est complètement con d'être obligé de passer là-dessous pour pouvoir reprendre Ste-Catherine plus loin. Des graffitis partout, de la peinture beige qui s'écaille, l'odeur prenante de crottes de chiens et l'eau me dégoulinant dans les cheveux n'avaient rien en soi qui aurait pu me rendre cet endroit rassurant. En passant devant la station de métro Berri je m'étais arrêtée pour acheter un panini. Le petit comptoir à sandwich implanté

dans le tunnel de la station était la seule place en ville potable et pas trop chère où je me sentais un peu comme chez moi. Je m'y arrêtais chaque midi y prendre mon repas. Depuis que l'université avait débuté je commandais toujours la même chose : un panini fromage suisse-jambon-salade. C'était un bon plan et pour seulement trois dollars on vous offrait un petit café en prime. J'ai ramassé le sac en papier, remis le change dans ma poche et j'ai noté que la fille qui se tenait près de moi devant le comptoir à gâteaux à droite de la caisse n'avait pas cessé de me dévisager depuis que j'étais entrée. Elle me souriait ses yeux fixés aux miens. Elle n'était pas d'ici. Je l'ai su à ses vêtements. Son pantalon était bleu ciel, très large et dessus il y avait des soleils blancs et jaunes imprimés. En haut elle portait une tunique blanche échancrée avec un col rose. Elle était vêtue de vraies fringues mexicaines, des vêtements nettement plus originaux et pas du tout comparables à ce que l'on retrouvait ici dans les boutiques d'importation. Sa tête aussi semblait venir d'ailleurs. Une masse de cheveux d'un noir éclatant se terminait en-dessous du menton, une peau foncée, un nez aquilin au milieu d'un visage de type maya. Je me dis qu'elle était terriblement jolie en la dévisageant à mon tour. Je lui ai tendu mon café bonus et lui ai offert.

– Café ?

Le sourire s'est agrandi et un joyeux gracias est sorti de sa bouche.

- Soy Cristina y tu ?
- Gabrielle... mon nom est Gabrielle.

Au moment où je m'apprêtais à continuer la conversation, j'ai noté que son visage avait changé. Elle semblait préoccupée et j'ai tout de suite pensé que je ne devais pas être le genre de fille qu'elle fréquentait. J'en ai conclu que c'était vraiment dommage car cette fille me plaisait bien. J'ai eu la crainte qu'il lui vienne à l'esprit que j'avais tenté de la flirter avec mon café. Plus je l'observais et plus je me disais qu'elle n'était pas du tout gaie. Son physique, sa voix, son attitude contrastaient largement avec le type de fille que je rencontrais habituellement dans le coin. Je lui ai souhaité bonne soirée et j'ai continué mon chemin en direction de la Place des Arts.

Tout l'après-midi j'avais été tiraillée par trois options, trois différentes possibilités qui m'auraient permis d'écouler le temps de cette soirée.

J'aurais pu passer le reste de la soirée avec mes amis, choisir de me rendre étudier à la bibliothèque de l'université ou encore rentrer chez moi et y rester à ruminer sur le sofa à fumer et boire du jus. Me sentant incapable de décider quoi que ce soit, je m'étais finalement embarrassée de la pire option, celle d'accompagner Joëlle au show qu'elle voulait voir. Joëlle, ma copine des deux dernières années, qui pour un soir aurait pu faire un effort et manquer à son habitude d'arriver toujours en retard.

Je trouvais ça déprimant d'attendre trop longtemps seule au milieu d'une foule bruyante.

Pour ma copine c'était différent elle était disquaire, elle en mangeait de la musique. Elle m'en faisait vomir aussi. Dès la deuxième semaine où elle avait emménagé chez moi elle avait déjà tout mis en œuvre pour que le silence de l'appartement s'éteigne graduellement et fasse place aux rythmes du monde s'écoulant de son lecteur cd en permanence.

Au bout d'une heure j'ai finalement décroché le téléphone.

– T'aurais pu m'avertir ça fait plus d'une heure que je suis là à attendre comme une conne.

– Comment j'aurais pu te rejoindre ? Quand tu as constaté que je n'étais pas là c'était plutôt à toi de m'appeler non ?

– T'es tout le temps en retard. Comment j'aurais pu deviner que ce soir tu étais pour me foutre en plan.

– Premièrement je ne te mets pas en plan. Est-ce que tu te souviens comment nous nous sommes quittées ce matin ?

– Je pensais que toi non plus t'aurais pas trop envie de passer cette soirée en ma compagnie.

– De toute façon, là il faut absolument que je te laisse, j'ai promis à Marie de la rejoindre au Parking plus tard.

– C'est vraiment cool, je coupe ma soirée avec mes amis et toi tout ce que tu as à me dire c'est que tu as une autre soirée de prévue.

– Je ne t’ai jamais obligé à rien Gabrielle, si tu avais vraiment voulu y rester à ta soirée eh bien tu y serais encore.

– Là y faut vraiment que j’té laisse, on se voit ce soir, salut...

Et c’était comme ça, elle avait raccroché avant que je puisse lui dire un dernier mot, une phrase, une insulte pour la faire sentir cheap et qu’elle aussi passe une soirée de merde. J’ai raccroché lentement et jeté un dernier regard à la foule de plus en plus étourdissante. J’ai pris Ste-Catherine et me suis dirigée chez-moi vers l’est.

Il y a trois ans alors que je j’habitais seule un deux et demie meublé face au Parc Lafontaine, j’ai pu profiter d’une belle opportunité. Une copine qui emménageait avec son copain m’avait légué le bail de son immense appartement sur la rue Cartier au coin d’Ontario.

On avait chacune notre chambre avec Joëlle et Lucie ma meilleure amie. Le loyer entier était beaucoup moins cher que mon ancien appartement situé à quelques pas de la station Papineau, en plein cœur du village gai, à proximité de mon bar préféré et ça ne me prenait jamais plus de dix minutes en vélo pour me rendre à l’université.

Bref, j’habitais la place parfaite en soi. Sauf que le plus important me manquait depuis toujours. Avec le temps, je m’étais faite une raison, l’oubli, la résignation et je m’étais mise à fumer tous les soirs.